

KOUASSI Koffi

Maître-Assistant

Enseignant-Chercheur

Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)

Département de Philosophie

skouassikoffi@yahoo.fr

Axe 5: . L'Intelligence Artificielle et la problématique de la robotisation de la société et de l'espèce humaine

Transhumanisme et langage en Afrique: entre dépossession symbolique et renaissance cognitive

Résumé : Les mutations technologiques contemporaines, portées par le transhumanisme, engagent l'Afrique dans une réflexion nouvelle sur le langage et la subjectivité. En visant le dépassement des limites biologiques, le transhumanisme transforme les conditions de production du sens et le rapport entre la parole, la cognition et les technologies. Dans les sociétés africaines, le langage dépasse la simple communication. Il est un acte symbolique, social et le fondement du lien communautaire. Dès lors, une tension apparaît entre une dépossession symbolique due à la domination technologique, où algorithmes et Intelligence Artificielle remplacent le dialogue, et une possible renaissance cognitive fondée sur une appropriation critique de ces technologies. En s'appuyant sur la philosophie de Francis Jacques et l'humanisme africain, cet article montre que l'Afrique peut intégrer le transhumanisme sans perdre la dimension dialogique de la parole, si l'humain reste le garant du sens.

Mots-clés : Dépossession symbolique, Dialogue, Intelligence Artificielle, Langage, Transhumanisme

Transhumanism and language in Africa: between symbolic dispossession and cognitive renaissance

Abstract : Contemporary technological shifts, driven by transhumanism, are leading Africa to a new reflection on language and subjectivity. By aiming to transcend biological limitations, transhumanism transforms the conditions of meaning production and the relationship between speech, cognition, and technology. In African societies, language transcends simple communication. It is a symbolic and social act, and the foundation of community bonds. Consequently, a tension arises between symbolic dispossession due to technological domination, where algorithms and artificial intelligence replace dialogue, and a possible cognitive renaissance based on a critical appropriation of these technologies. Drawing on the philosophy of Francis Jacques and African humanism, this article demonstrates that Africa can integrate transhumanism without losing the dialogic dimension of speech, provided that the human being remains the guarantor of meaning.

Keywords : Symbolic dispossession, Dialogue, Artificial Intelligence, Language, Transhumanism

Introduction

L'essor fulgurant des technologies numériques, de l'Intelligence Artificielle et des dispositifs d'augmentation cognitive, regroupés sous le concept de transhumanisme, ouvre un champ de débats philosophiques majeurs sur la redéfinition de l'humain. Si ces débats sont largement investis dans les contextes occidentaux, ils demeurent encore relativement marginaux lorsqu'il s'agit de penser leurs implications langagières, symboliques et culturelles en Afrique. Or, le transhumanisme ne se limite pas à une amélioration des performances biologiques ou cognitives. Il transforme en profondeur les conditions de production du sens, les modalités de la parole et les formes de la subjectivité. En Afrique, la parole est à la fois un moyen de médiation sociale, un acte éthique et le fondement du lien communautaire. La parole, en effet, constitue bien plus qu'un simple outil de communication. Et sa transformation soulève, bien plus, des enjeux spécifiques, souvent sous-estimés.

Dans cette étude, notre hypothèse est que l'intégration massive des technologies du langage, en effet, dominées par des logiques algorithmiques exogènes, fait peser le risque d'une dépossession symbolique. La dépossession symbolique se caractérise par l'effacement progressif des langues, des rationalités discursives et des formes traditionnelles de médiation du sens. La parole dialogique est substituée par des systèmes automatisés de production linguistique. Ce qui tend alors à réduire le langage à une fonction instrumentale, détachée de son ancrage intersubjectif et communautaire. Toutefois, cette dynamique n'est pas univoque. Elle ouvre également la possibilité d'une renaissance cognitive, dès lors que les sociétés africaines s'approprient de manière critique les technologies transhumanistes. Elles renforcent ainsi leurs capacités de création, de transmission et de renouvellement des savoirs.

Ainsi, le problème central de notre réflexion peut être formulé de la manière suivante : le transhumanisme et l'Intelligence Artificielle conduisent-ils à une dépossession symbolique du langage en Afrique, ou peuvent-ils, au contraire, ouvrir la voie à une renaissance cognitive et culturelle ? Autrement dit, comment penser un usage du transhumanisme et de l'Intelligence Artificielle qui ne dissout pas la parole africaine dans les algorithmes, mais qui en prolonge la dimension éthique, relationnelle et signifiante ?

Pour répondre à ces interrogations, cette étude adopte une méthodologie analytico-critique et herméneutique. Elle s'appuie, d'une part, sur une analyse conceptuelle du transhumanisme et de ses implications langagières, et, d'autre part, sur la philosophie interlocutive de Francis Jacques, articulée aux principes de l'humanisme africain. L'analyse se propose de mettre en lumière les mécanismes de dépossession symbolique induits par la domination technolinguistique et la rationalité algorithmique. Elle interroge ensuite les conditions sous lesquelles une appropriation dialogique et éthiquement orientée des technologies du langage pourrait constituer le socle d'une renaissance cognitive en Afrique, pour réaffirmer ainsi la primauté de l'humain comme gardien du sens et instance centrale du dialogue.

1. Le transhumanisme et la crise symbolique du langage en Afrique

Cette première partie vise à poser le cadre conceptuel général dans lequel s'inscrit la problématique du transhumanisme, et de ses effets sur le langage. Avant d'analyser ses répercussions symboliques et culturelles en contexte africain, il est important d'en clarifier les

fondements théoriques et anthropologiques. En effet, le transhumanisme se présente comme un paradigme techno-cognitif, porteur d'une certaine conception de l'humain et du progrès. C'est à l'élucidation de ce cadre que se consacre ce premier chapitre.

1.1. Le transhumanisme comme paradigme techno-cognitif

Que recouvre ce concept ? Le transhumanisme désigne un courant de pensée contemporain. Il promeut l'usage des sciences et des technologies, afin de dépasser les limites biologiques, cognitives et psychologiques de l'être humain. Popularisé à la fin du XX^e siècle dans les milieux universitaires, technoscientifiques et entrepreneuriaux anglo-saxons, le transhumanisme s'est progressivement diffusé. Il s'est notamment développé dans des universités comme l'Université d'Oxford, ainsi que dans les centres de recherche en intelligence artificielle et les pôles d'innovation tels que la Silicon Valley.

Le transhumanisme s'inscrit dans le prolongement de l'humanisme moderne. Il s'en distingue, cependant, par sa confiance accrue dans la capacité de la technique à reconfigurer la condition humaine. Comme le souligne G. Hottois (2013, p. 9), le transhumanisme repose sur « l'idée selon laquelle l'homme peut et doit prendre en main sa propre évolution biologique et cognitive grâce à la technoscience ». Cette ambition marque un tournant anthropologique majeur. L'humain n'est plus pensé comme une fin relativement stable. Au contraire, il devient un projet ouvert, perfectible et modifiable.

Les origines conceptuelles du transhumanisme sont multiples. Elles puisent à la fois dans l'idéologie du progrès issue des Lumières. Les Lumières désignent un mouvement intellectuel et philosophique européen du XVIII^e siècle, qui place la raison, la science et l'esprit critique au centre de la compréhension du monde. Porté par des penseurs comme Voltaire, Jean-Jacques Rousseau ou Immanuel Kant, ce mouvement s'oppose à l'ignorance, aux superstitions et à l'autorité arbitraire. Il défend l'idée que l'être humain peut progresser grâce à l'éducation, à la connaissance scientifique et à l'usage autonome de la raison. Ainsi, parler des Lumières, c'est évoquer une vision optimiste du progrès humain, selon laquelle la science et la rationalité peuvent améliorer la condition humaine, une idée qui inspire en partie le transhumanisme.

Les origines du transhumanisme s'ancrent aussi dans le positivisme scientifique. Initié par Auguste Comte, le positivisme scientifique valorise la science comme seul mode légitime de connaissance, et moteur du progrès humain. Cette vision inspire l'idée que les limites biologiques peuvent être objectivement dépassées par la technique. Elle se prolonge dans la cybernétique, développée par N. Wiener. En effet, dès le milieu du XX^e siècle, il annonçait déjà une convergence entre l'homme et la machine. Pour lui, l'homme et la machine sont des systèmes d'information comparables. Il a ouvert la voie aux interfaces cerveau-machine. C'est pourquoi, il affirmait que « comprendre l'homme, c'est comprendre les processus de communication et de contrôle qui le traversent » (N. Wiener, 1964, p. 26).

Cette réduction progressive de l'humain à des flux d'information prépare le terrain à une conception techno-cognitive de la subjectivité. Ainsi, le langage lui-même tend à être assimilé à un système de traitement de données. Les objectifs du transhumanisme sont explicitement formulés par Nick Bostrom, l'un de ses principaux théoriciens contemporains. Selon lui, il s'agit d'utiliser « les technologies émergentes pour accroître les capacités intellectuelles, physiques et émotionnelles

de l'homme, et éventuellement dépasser l'état humain tel que nous le connaissons » (N. Bostrom, 2014, p. 7). Cette perspective implique une redéfinition radicale de l'humain. La finitude, la vulnérabilité et même la mort ne sont plus perçues comme des données constitutives de l'existence, mais comme des problèmes techniques appelés à être résolus.

À l'ère du numérique, cette redéfinition passe largement par le langage algorithmique. Les technologies d'Intelligence Artificielle, fondées sur le calcul, la modélisation statistique et l'apprentissage automatique, tendent à traiter le langage comme un ensemble de signes formalisables et prédictibles. Or, comme l'avait déjà montré É. Benveniste (1966, p. 259), « le langage est ce qui permet à l'homme de se poser comme sujet ». Réduire la parole à un simple code informationnel, revient ainsi à fragiliser la dimension subjective et relationnelle du langage. Des exemples, issus de la vie quotidienne illustrent concrètement cette mutation. L'usage massif des assistants vocaux, des traducteurs automatiques ou des systèmes de rédaction algorithmique, modifie le rapport ordinaire à la parole.

Dans de nombreuses administrations africaines, par exemple, des formulaires numériques standardisés remplacent progressivement l'échange oral. Pourtant cet échange oral est central dans les pratiques traditionnelles de médiation sociale. De même, sur les réseaux sociaux, les algorithmes orientent les discours, hiérarchisent les contenus et influencent la visibilité des langues locales, souvent marginalisées au profit de langues dominantes. Ces pratiques quotidiennes, dès lors, révèlent les présupposés anthropologiques du paradigme transhumaniste. L'humain est désormais conçu comme un agent informationnel optimisable. Quant au langage, il est perçu comme une ressource technique susceptible d'être automatisée. Pourtant, comme le rappelle B. Stiegler (2015, p. 18), « la technique n'est jamais neutre ; elle transforme toujours les structures de la pensée et du vivre-ensemble ».

Dès lors, penser le transhumanisme uniquement en termes de performance revient à occulter ses effets symboliques et culturels. L'analyse du transhumanisme comme paradigme techno-cognitif révèle une transformation profonde de l'anthropologie classique. Toutefois, cette mutation ne peut être pleinement comprise sans une élucidation préalable du statut du langage dans les sociétés concernées. En Afrique, la parole excède la fonction informationnelle pour s'inscrire dans une économie symbolique et relationnelle. Il convient dès lors d'examiner les fondements culturels et éthiques de la parole africaine.

1.2. Langage, parole et subjectivité dans les sociétés africaines

Le langage, dans les sociétés africaines, ne saurait être réduit à une simple fonction instrumentale de communication. Il constitue, avant tout, un espace symbolique où se tissent la subjectivité, l'éthique et le lien communautaire. La parole y est investie d'une valeur fondatrice. Elle engage celui qui parle, structure les relations sociales et institue un ordre symbolique partagé. Comme le souligne A. Hampâté Bâ (1991, p. 4), « sois à l'écoute, disait-on dans la vieille Afrique, tout parle, tout est parole, tout cherche à nous communiquer une connaissance ». Cette conception confère au langage une portée ontologique et morale qui dépasse largement la transmission d'informations.

La parole africaine est également indissociable de la communauté. Elle se déploie dans des espaces de médiation collective, tels que les palabres, les conseils des anciens, rites et récits oraux, où le sens émerge du dialogue et de la reconnaissance mutuelle. A. Kagamé (1956, p. 102)

montre ainsi que, dans la pensée bantoue, « l'être est essentiellement relation, et cette relation s'actualise dans la parole échangée ». Le langage apparaît alors comme le lieu privilégié de la constitution du sujet, non pas comme individu isolé, mais comme être-en-relation.

Cette dimension dialogique du langage rejoint, sur un plan philosophique, l'analyse de Fr. Jacques, pour qui la parole est fondamentalement interlocutive. Selon lui, « est une personne celui dont les paroles sont considérées soit comme lui appartenant, soit comme représentant les paroles ou les actions d'un autre » (F. Jacques, 1982, p. 28). Appliquée au contexte africain, cette perspective permet de comprendre pourquoi la parole vivante demeure un fondement du lien social : parler, c'est toujours répondre à autrui et s'exposer à son jugement.

Des exemples de la vie quotidienne illustrent cette centralité du langage. Dans de nombreuses communautés africaines, les conflits familiaux ou fonciers ne sont pas d'abord réglés par des procédures écrites ou juridiques. Ils sont plutôt résolus par la palabre. Dans ce cadre, chacun est invité à prendre la parole. Ce processus se poursuit jusqu'à l'obtention d'un consensus. Cette pratique montre que le langage fonctionne comme une médiation éthique, qui vise avant tout la restauration du lien brisé, plutôt que la simple application d'une norme abstraite.

À l'inverse, l'introduction de dispositifs administratifs numériques, fondés sur des formulaires standardisés et impersonnels, tend à marginaliser ces formes traditionnelles de médiation. Ainsi, elle substitue la rationalité technolinguistique à la parole dialogique. La montée en puissance des technologies numériques accentue cette tension. Les plateformes de messagerie instantanée, les réseaux sociaux et les systèmes automatisés de traitement du langage favorisent des échanges rapides. Cependant, ces échanges sont fragmentés et parfois décontextualisés. Or, comme le rappelle W. J. Ong (1982, p. 45), « l'oralité primaire implique une participation existentielle du locuteur, que l'écriture et, a fortiori, les technologies numériques tendent à atténuer ». Dans les sociétés africaines, cette mutation peut entraîner un affaiblissement de la parole comme un acte engageant.

Face à cette rationalité technolinguistique, qui traite le langage comme un flux de données optimisables, la parole africaine rappelle que le sens ne se réduit pas au calcul. Elle est porteuse de mémoire, de valeurs et d'identité. Selon L. Amselle et S. B. Diagne (2018, p. 67), « penser en langues africaines, c'est préserver une manière singulière d'habiter le monde et de dialoguer avec autrui ». Dès lors, la résistance à la réduction algorithmique du langage ne relève pas d'un refus de la modernité, mais d'une exigence éthique et culturelle. Ainsi, la mise en évidence du rôle central de la parole dans la structuration du lien social africain, permet de mesurer l'ampleur des bouleversements induits par les technologies langagières contemporaines. Lorsque la médiation dialogique est supplantée par des dispositifs algorithmiques, le langage tend à perdre sa densité symbolique. Cette substitution ouvre la voie à des formes inédites d'aliénation culturelle, mises en évidence par le chapitre suivant.

1.3. La dépossession symbolique à l'ère de l'Intelligence Artificielle

L'essor de l'Intelligence Artificielle marque une nouvelle étape dans la transformation des pratiques langagières contemporaines. Par l'automatisation de la production, de la traduction et de la circulation des discours, les technologies numériques instaurent une rationalité technolinguistique fondée sur la standardisation, la prédictibilité et l'optimisation. Cette dynamique, loin d'être neutre,

induit des rapports de pouvoir symboliques qui affectent profondément les cultures, dont le langage constitue le socle identitaire. C'est pourquoi, selon B. Stiegler (2015, p. 21), « toute technologie de l'esprit reconfigure les conditions de la symbolisation et, par conséquent, les formes du vivre-ensemble ». Dans ce cadre, l'intelligence artificielle participe à une redéfinition silencieuse, mais profonde du sens.

La domination technolinguistique se manifeste d'abord par l'hégémonie des langues numériques dominantes, principalement l'anglais et, dans une moindre mesure, quelques langues européennes. Les algorithmes de traitement automatique du langage sont majoritairement conçus à partir de corpus linguistiques occidentaux, reléguant les langues africaines à une position marginale. D. Osborn observe à ce propos que lorsque

les TIC ne sont pas disponibles dans une langue locale donnée, cela réduit les possibilités de produire et de diffuser sur Internet des contenus locaux. (...) La langue imposée de facto aux utilisateurs (que ce soit l'anglais, le français, l'arabe) finit par prendre le dessus et remplacer la langue locale dans les TIC. » (D. Osborn, 2011, p.2).

Cette asymétrie linguistique entraîne une hiérarchisation implicite des cultures. En effet, ce qui n'est pas numérisé tend à être invisibilisé. Et dans la vie quotidienne, cette dépossession symbolique se traduit par des usages ordinaires apparemment anodins. Les systèmes de reconnaissance vocale ou de traduction automatique peinent à intégrer les langues locales africaines. Cela oblige donc les usagers à recourir à des langues dominantes pour interagir avec les technologies. Ainsi, un locuteur baoulé, wolof ou bété devra souvent s'exprimer en français ou en anglais pour accéder aux services numériques, au risque de voir ses catégories de pensée reformulées selon des schémas exogènes.

Comme le rappellent J. Buolamwini et T. Gebru (2018, p.77), « des études récentes montrent que les algorithmes d'apprentissage automatique peuvent discriminer selon des catégories comme la race et le genre. » La standardisation algorithmique accentue également l'appauvrissement dialogique. En privilégiant des réponses rapides, formatées et statistiquement probables, les systèmes d'IA réduisent la parole à un échange fonctionnel, détaché de son épaisseur contextuelle et relationnelle. Or, comme le rappelle F. Jacques, (1985, p. 216), dans un dialogue authentique, « les deux interlocuteurs sont actifs dans la communication ». La logique algorithmique, en cherchant à anticiper et à contrôler le discours, tend ainsi à neutraliser l'altérité et la créativité langagière.

Les réseaux sociaux offrent un autre exemple significatif de cette dépossession symbolique. Les algorithmes de recommandation orientent les contenus visibles, favorisant les discours dominants et homogénéisent les formes d'expression. Les proverbes, récits oraux et modes argumentatifs propres aux cultures africaines y sont souvent relégués à des formats simplifiés ou folklorisés. W. J. Ong (1982, p. 77) avait déjà montré que « la technologie modifie non seulement la manière de communiquer, mais aussi la structure même de la pensée ». À l'ère de l'IA, cette modification prend une ampleur inédite. C'est pourquoi, S. Ndiaye, enseignant chercheur à l'Université numérique Cheikh Hamidou Kane, et membre du Conseil Consultatif sur l'IA, mis en place par l'ONU, cité par Abdelali Adil, avertit que « la plus grande menace, c'est la colonisation par l'IA » (A. Adil, 2024). Il poursuit en ajoutant que :

dans ce cas-là, nous serons amenés à utiliser des modèles mis au point avec des données non contextuels et qui répondent à des réalités autres que celles de l'Afrique, explique-t-il. Nous serions alors sous le joug des grandes multinationales occidentales qui dominent les infrastructures que nous utilisons. Ces infrastructures vont inclure de plus en plus des systèmes d'information basés sur l'IA, qui pour la plupart, seraient des boîtes noires dont nous ignorons le fonctionnement. (A. Adil, 2024).

Cette situation comporte un risque majeur. Il s'agit de l'effacement progressif des rationalités locales. Lorsque le langage est réduit à un code universel calculable, les modes de pensée enracinés dans l'oralité, la métaphore et la sagesse collective perdent leur légitimité épistémologique. L. Amselle et S. B. Diagne (2018, p. 112), alertent ainsi que « la mondialisation numérique ne doit pas se faire au prix de la disparition des pluralités linguistiques et philosophiques ». La dépossession symbolique n'est donc pas seulement linguistique. Elle est aussi cognitive et culturelle.

Dans cette première partie, nous avons mis en lumière les risques majeurs que le transhumanisme fait peser sur le langage et la subjectivité en Afrique. Toutefois, réduire cette dynamique à une simple logique de domination technologique serait insuffisant. Les mêmes dispositifs qui menacent la parole peuvent également devenir des instruments de reconfiguration cognitive. C'est pourquoi, dans la seconde partie, nous nous proposons d'explorer les conditions d'un dépassement critique de la dépossession symbolique.

2. Vers une renaissance cognitive africaine par le dialogue technologique

Après avoir mis en évidence les logiques de dépossession symbolique, il devient nécessaire d'examiner les possibilités d'une réappropriation consciente et contextualisée des technologies du langage. Cette orientation suppose une réflexion sur les cadres épistémologiques et culturels de l'appropriation technique. Le premier chapitre de cette partie s'attache ainsi à en dégager les principes et les enjeux fondamentaux.

2.1. Pour une appropriation critique des technologies du langage

Face aux dynamiques de dépossession symbolique induites par l'Intelligence Artificielle, la question ne porte plus sur l'opportunité, pour les sociétés africaines, d'entrer dans l'ère des technologies du langage. L'enjeu véritable réside désormais dans les modalités de cette inscription. Comment intégrer ces dispositifs sans aliéner les cadres symboliques propres, ni dissoudre les formes locales de production du sens ? Autrement dit, il s'agit de penser une appropriation critique et située des technologies, capable de préserver, voire de renforcer, la souveraineté symbolique des sociétés africaines. Une appropriation critique de l'Intelligence Artificielle suppose, en effet, un cadre épistémologique capable d'articuler innovation technologique et respect des rationalités culturelles locales. Comme le rappelle G. Hottois (2013, p. 47), « la technoscience n'est pas une fatalité ; elle appelle un travail de discernement éthique et culturel » Il s'agit donc de dépasser une logique d'importation passive des technologies pour penser une intégration réfléchie et contextualisée.

Sur le plan épistémologique, cette appropriation implique de reconnaître que le langage n'est pas un simple matériau neutre manipulable par des algorithmes. Il est porteur de visions du monde, de catégories de pensée et de formes de rationalité situées. L. Amselle et S. B. Diagne (2018, p. 41)

relèvent encore à ce propos que « chaque langue est une manière de philosopher et d'habiter le monde ». Dès lors, développer des technologies du langage adaptées aux contextes africains suppose la valorisation des langues locales, comme des ressources cognitives à part entière, et non comme des obstacles à la modernité numérique.

La question de la souveraineté linguistique devient, ici, centrale. Dans la vie quotidienne, l'usage exclusif du français ou de l'anglais dans les interfaces numériques conditionne l'accès aux services administratifs, éducatifs et économiques. Cette situation crée une dépendance symbolique qui marginalise les locuteurs des langues africaines. À l'inverse, des initiatives de numérisation des langues locales telles que les dictionnaires numériques, les claviers adaptés, les applications éducatives en langues nationales, illustrent clairement les possibilités d'une réappropriation technologique. Ces pratiques rejoignent l'analyse de D. Osborn :

Cela implique, des réformes en profondeur, portant sur les outils informatiques : les claviers anglais, français ont leur utilité, car ce sont les langues officielles de nombreux pays africains. Ces claviers pourraient servir de point de départ à l'élaboration de claviers plus africanisés. (...) Ce processus pourrait faire naître de nouveaux concepts de production de claviers dérivés des claviers QWERTY et AZERTY qui, comme le clavier Konyin, conviennent mieux à l'Afrique que les claviers européens classiques. » (D. Osborn, 2011, p.108).

L'appropriation critique des technologies du langage engage également une souveraineté cognitive. Il ne s'agit pas seulement de parler dans sa langue, mais de penser selon ses propres catégories. B. Stiegler (2015, p. 92) nous rappelle que « l'enjeu fondamental des technologies numériques est la formation ou la destruction des capacités de penser ». Lorsque les algorithmes imposent des logiques de simplification et de standardisation, ils risquent de fragiliser les formes complexes de raisonnement issues des traditions orales africaines, des formes fondées sur la métaphore, le récit et la sagesse collective.

Des exemples concrets montrent toutefois que l'Intelligence Artificielle peut devenir un levier d'émancipation cognitive. Dans certains contextes éducatifs africains, des plateformes numériques intègrent des contenus pédagogiques en langues locales, favorisant l'apprentissage et la transmission des savoirs endogènes. De même, l'usage critique des réseaux sociaux permet à des communautés de valoriser leurs récits, leurs proverbes et leurs pratiques discursives, à condition de ne pas se soumettre entièrement aux logiques algorithmiques de visibilité.

Enfin, la souveraineté symbolique suppose une vigilance éthique quant au sens produit par les technologies du langage. F. Jacques (1985, p. 149) est certain que « c'est avec les recherches articulées autour de la grammaire générative que les problèmes ont surgi ». Toute appropriation de l'Intelligence Artificielle doit donc préserver la primauté du dialogue humain sur l'automatisation du discours « Puisque les systèmes d'IA portent en eux-mêmes des modèles culturels, des imaginaires implicites et des logiques de pouvoir, leur adoption mimétique ou passive, constitue un risque réel pour l'Afrique » (K. Kouassi, 2025, p.887). Il ne s'agit pas de refuser la technique, mais de l'inscrire dans une économie du sens, où l'humain demeure responsable de la signification. Autrement dit, il ne s'agit ni d'être technophile ni technophobe, mais d'être technoréaliste. L'hypothèse d'une appropriation critique des technologies du langage suppose un cadre théorique capable de préserver la primauté du sens sur le calcul. À cet égard, la philosophie interlocutive de F. Jacques nous offre des outils conceptuels décisifs pour penser le dialogue comme condition éthique de toute médiation technique. Elle permet de réinscrire la technologie dans une logique de

reconnaissance intersubjective. Il convient dès lors d'en examiner la portée critique face au transhumanisme.

2.2. La philosophie interlocutive de Francis Jacques comme cadre de résistance

Dans un contexte caractérisé par l'essor des technologies langagières et la progression de l'automatisation du discours, le devenir du langage se trouve profondément reconfiguré. Cette transformation fait émerger de nouveaux enjeux éthiques relatifs à ses usages, à ses finalités et à la place de l'humain dans la production du sens. La philosophie interlocutive de Francis Jacques offre, à cet égard, un cadre théorique particulièrement fécond pour penser une résistance à sa réduction algorithmique. Pour F. Jacques, en effet, le langage ne saurait être compris comme un simple système de signes ou un instrument de transmission d'informations. Il est avant tout un acte relationnel, fondé sur la reconnaissance mutuelle des interlocuteurs. Parler, c'est toujours s'adresser à quelqu'un et se rendre responsable de ce que l'on dit devant lui. Cette conception confère au dialogue une valeur normative. Le sens naît de la relation, et non du calcul. Ainsi, comme l'écrit pour F. Jacques,

L'énonciation n'est pas seulement (comme on dit d'ordinaire) « l'activité langagière exercée par celui qui parle au moment où il parle ». Elle est aussi bien l'activité exercée par celui qui écoute, sans préjudice du fait que le propre de la communication verbale est que celui qui parle peut s'entendre lui-même éventuellement de l'oreille de l'autre. (F. Jacques, 1982, p. 27).

Le dialogue, dans cette perspective, constitue un principe éthique du sens. Il suppose la présence de sujets capables de répondre, d'assumer leurs paroles et de reconnaître l'altérité comme condition de la signification. F. Jacques (1982, p. 27) insiste sur le fait que « l'énonciation apparaîtra comme une activité conjointe de mise en discours où le locuteur et l'allocutaire sont des instances en relation actuelle ». Appliquée au contexte africain, cette approche rejoint les pratiques traditionnelles de la palabre, où la parole engage la responsabilité du locuteur et vise la restauration du lien social plutôt que l'imposition d'une vérité unilatérale.

Cette exigence de reconnaissance de l'autre entre en tension avec les logiques algorithmiques contemporaines. Les systèmes d'Intelligence Artificielle produisent des discours sans sujet responsable, en se fondant sur des probabilités statistiques plutôt que sur une intention dialogique. Or, comme le souligne F. Jacques (1985, p. 219), « il n'y a pas de parole sans sujet, ni de sujet sans reconnaissance de l'autre », car la réflexivité du discours « résulte de la constitution réciproque des participants à l'œuvre conjointe du sens » (F. Jacques, 1985, p. 32). La substitution de la parole vivante par l'algorithme entraîne ainsi une neutralisation de la responsabilité langagière, puisque personne ne peut véritablement répondre de ce qui est dit.

Dans la vie quotidienne, plusieurs exemples illustrent cette dérive. Dans certaines administrations ou services clients automatisés, les usagers sont confrontés à des interfaces conversationnelles incapables de comprendre la singularité de leur situation. Le dialogue y est remplacé par des scripts prédéfinis, générant frustration et sentiment de déshumanisation. À l'inverse, dans les pratiques africaines de médiation sociale, la parole du sage ou de l'ancien engage une responsabilité personnelle, fondée sur l'écoute et la reconnaissance de chaque interlocuteur.

La philosophie interlocutive permet ainsi de formuler une critique radicale de l'idéologie techniciste qui assimile le langage à un simple flux de données. B. Stiegler (2015, p. 134) rappelle, dans un registre proche, que « l'automatisation généralisée de la parole risque de produire une désaffection du sens et une perte de la responsabilité collective ». La pensée de F. Jacques offre précisément les outils conceptuels pour résister à cette dérive, en réaffirmant la primauté du dialogue sur la performance technologique.

Cette résistance n'implique pas un rejet de l'Intelligence Artificielle, mais une exigence de subordination de la technique à l'éthique du dialogue. Il s'agit de rappeler que la technologie doit rester au service des relations humaines, et non s'y substituer. La rationalité technique ne se met véritablement au service de l'humanité que lorsqu'elle est insérée dans un espace de dialogue et de responsabilité. Cette exigence est particulièrement pertinente en Afrique, où la parole demeure un fondement du vivre-ensemble.

Ainsi, la philosophie interlocutive de F. Jacques constitue un cadre de résistance conceptuelle face à la domination technolinguistique. En réhabilitant le dialogue comme principe éthique du sens, elle ouvre la voie à une appropriation critique des technologies du langage. Celle-ci se veut respectueuse de la reconnaissance de l'autre et de la responsabilité langagière. Une telle perspective ouvre la voie à une intégration de l'Intelligence Artificielle qui ne sacrifie pas la parole vivante, mais qui en prolonge la vocation dialogique et humanisante.

2.3. Le transhumanisme comme levier d'émancipation intellectuelle et culturelle

Longtemps perçu comme une menace pour l'intégrité symbolique et culturelle des sociétés africaines, le transhumanisme peut néanmoins être repensé comme une opportunité d'émancipation intellectuelle et culturelle. Pour se faire, il doit être inscrit dans une logique critique et dialogique. En effet, les technologies d'augmentation cognitive ne sont pas intrinsèquement aliénantes. Leur portée dépend des cadres éthiques, culturels et épistémologiques dans lesquels elles sont déployées. Comme le souligne N. Bostrom (2014, p. 18), « les technologies d'amélioration humaine ne sont ni bonnes ni mauvaises en elles-mêmes ; tout dépend de l'usage que nous en faisons et des valeurs qui les orientent ».

Cette neutralité relative ouvre la possibilité d'une réappropriation créative du transhumanisme en Afrique. Les technologies d'augmentation cognitive, (Intelligence Artificielle, plateformes numériques éducatives, outils de traduction et de transcription) peuvent ainsi contribuer à la diffusion et à la démocratisation du savoir. Chaque jour, l'accès en ligne à des ressources académiques, des bibliothèques numériques ou des cours ouverts, permet à de nombreux étudiants africains de dépasser les contraintes matérielles et géographiques. B. Stiegler (2015, p. 41) rappelle à ce propos que « le numérique peut être un *pharmakon* : à la fois poison et remède, selon l'usage social qui en est fait » Cette ambivalence invite à penser le transhumanisme comme un potentiel remède à certaines inégalités cognitives.

Un autre enjeu central concerne la revitalisation des langues africaines. Les technologies du langage offrent des outils inédits pour la documentation, l'enseignement et la valorisation des langues locales. Des projets de corpus numériques, de dictionnaires en ligne ou d'applications éducatives en langues nationales témoignent de cette dynamique. J.-L. Amselle et S. B. Diagne (2018, p. 95) pensent que « le numérique peut devenir un espace de renaissance linguistique, en

permettant aux langues africaines d'accéder à une visibilité mondiale ». Dans le même ordre d'idées, K. Kouassi (2024, p.195) ajoute que « les systèmes de traduction automatique alimentés par l'IA peuvent aider à surmonter les barrières linguistiques en traduisant les ressources éducatives dans différentes langues africaines. Pour y parvenir, il faut que ces langues soient intégrées aux algorithmes de l'IA ». Ainsi, loin de condamner ces langues à l'effacement, l'IA peut contribuer à leur pérennisation.

Cette réappropriation technologique favorise également l'émergence d'une intelligence dialogique située. Contrairement à une intelligence artificielle abstraite et universalisante, une intelligence dialogique prend en compte les contextes culturels, les pratiques discursives locales et les formes spécifiques de rationalité. F. Jacques (1982, p. 223) rappelle que « le sens n'advient que dans la relation, et toute intelligence véritable est fondamentalement dialogique ». Appliquée aux technologies cognitives, cette perspective implique le développement de systèmes respectueux de la pluralité linguistique et de la reconnaissance de l'autre.

Des exemples concrets montrent que cette orientation est possible. L'usage des réseaux sociaux par des communautés africaines pour partager des proverbes, des récits oraux et des débats philosophiques en langues locales illustre une appropriation créative des technologies numériques. De même, dans certains contextes éducatifs, l'intégration de supports numériques en langues africaines renforce l'engagement des apprenants et valorise leurs identités culturelles. Ces pratiques quotidiennes montrent que le transhumanisme peut devenir un vecteur de créativité et non d'uniformisation.

Enfin, penser le transhumanisme comme levier d'émancipation suppose de replacer l'humain au centre du processus technologique. C'est pourquoi, G. Hottot (2013, p. 62) affirme que « l'enjeu n'est pas de devenir autre qu'humain, mais de devenir plus humain autrement ». En Afrique, cette humanisation de la technique passe par le dialogue, la responsabilité langagière et la reconnaissance des héritages culturels.

Ainsi, le transhumanisme, lorsqu'il est pensé dans une perspective dialogique et située, peut contribuer à une renaissance cognitive et culturelle africaine. De la menace à l'opportunité, il ouvre la voie à une intelligence augmentée qui ne renonce ni à la pluralité des langues ni à la densité symbolique de la parole. Cette perspective invite à repenser l'avenir technologique de l'Afrique non comme une imitation, mais comme une création originale, ancrée dans ses propres ressources culturelles et philosophiques. Nous partageons les propos de A. Mbembe, qui soulignait dans un entretien accordé au journal *Le Monde*, du 5 Mars 2023, que « l'enjeu n'est pas seulement d'accéder à la technologie, mais de participer à la définition du sens que cette technologie doit prendre ».

Conclusion

En définitive, l'analyse du transhumanisme et de ses implications langagières en contexte africain montre que les technologies d'augmentation cognitive ne constituent ni une fatalité aliénante ni une promesse émancipatrice en elles-mêmes. Elles révèlent avant tout une tension fondamentale entre une rationalité technolinguistique, fondée sur l'automatisation et la standardisation du sens, et une conception dialogique du langage, où la parole demeure un acte éthique, symbolique et communautaire. En mettant en lumière les mécanismes de la dépossession symbolique induite par

l'Intelligence Artificielle, nous avons montré que la menace principale ne réside pas dans la technologie elle-même, mais dans la subordination de la parole vivante à l'algorithme, et dans l'effacement progressif des rationalités locales.

Notre analyse a permis d'établir que le langage, dans les sociétés africaines, ne peut être pensé indépendamment de la subjectivité et du lien social qu'il institue. Lorsqu'il est réduit à un simple flux de données optimisables, il perd sa fonction de médiation intersubjective, et se transforme en instrument de domination symbolique. Toutefois, cette même dynamique technologique ouvre aussi la possibilité d'une réappropriation critique. Pour cela, il faut que les sociétés africaines se dotent des cadres épistémologiques, culturels et éthiques nécessaires à la préservation de leur souveraineté linguistique et cognitive. Parler avec la machine ne suffit pas ; il s'agit de penser et de créer avec elle, sans renoncer à la responsabilité du sens.

L'apport décisif de la philosophie interlocutive de F. Jacques a permis de dépasser l'alternative simpliste entre rejet et fascination technologique. En affirmant que le sens n'advient que dans la relation dialogique et la reconnaissance mutuelle des interlocuteurs, cette philosophie offre un cadre de résistance conceptuelle face à la substitution de la parole vivante par l'algorithme. Le dialogue apparaît ainsi comme un principe éthique irréductible, capable d'orienter les usages de l'Intelligence Artificielle vers une humanisation de la technique plutôt que vers une déshumanisation du langage.

Les résultats de cette recherche peuvent être synthétisés en trois points essentiels. Premièrement, le transhumanisme, pensé sans référence au dialogue et à la responsabilité langagière, engendre une dépossession symbolique et un appauvrissement du sens. Deuxièmement, une appropriation critique des technologies du langage peut favoriser une renaissance cognitive et culturelle, notamment par la valorisation des langues africaines et des formes locales de rationalité. Troisièmement, l'émergence d'une intelligence dialogique située constitue une alternative crédible à l'universalisation abstraite des modèles techno-cognitifs dominants. Ainsi, cela vérifie clairement nos hypothèses.

Penser le transhumanisme comme levier d'émancipation suppose de refonder les pratiques éducatives, technologiques et institutionnelles sur une éthique du dialogue, de l'écoute et de la responsabilité partagée. À ce prix seulement, les technologies d'augmentation cognitive pourront devenir non pas des instruments d'aliénation, mais des vecteurs de créativité, de pluralité linguistique, de visibilité et de dignité humaine dans l'Afrique contemporaine.

Bibliographie

ADIL Abdelali , 2024, « Afrique : maîtriser l'IA ou renoncer à la souveraineté numérique », in CIO Mag, *Intelligence artificielle, Quel impact sur l'Afrique ?* Rabat, <https://cio-mag.com/dossier-ia-quel-impact-sur-lafrique/> (18.03.2026).

AMSELLE Jean-Loup et DIAGNE Souleymane Bachir, 2018, *En quête d'Afrique(s). Universalisme et pensée décoloniale*, Paris, Editions Albin Michel.

BENVENISTE Émile, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Paris, Gallimard.

BOSTROM Nick, 2017, *Superintelligence : chemins, dangers, stratégies*, traduit de l'anglais par Françoise Parot, Paris, Dunod.

BUOLAMWINI Joy et TIMNIT Gebru, 2018, « Nuances de genre : inégalités intersectionnelles de performance dans la classification automatisée du genre par les entreprises », in *Actes de la 1^{re} conférence sur l'équité, la responsabilité et la transparence*, p.77-91.

HAMPÂTÉ BÂ Amadou, 1991, *Amkoullel, l'enfant peul*, Paris, Actes Sud.

HOTTOIS Gilbert, 2013, *Le transhumanisme*, Paris, Presses Universitaires de France.

JACQUES Francis, 1982, *Différence et subjectivité*, Paris, Aubier.

KAGAMÉ Alexis, 1976, *La philosophie bantu-rwandaise de l'Être*, Paris, Présence Africaine.

KOUASSI Koffi, 2024, « L'intelligence artificielle, l'enseignement supérieur et la transformation des savoirs en Afrique », *Revue Internationale Francophone d'Éthique et de Bioéthique (RIFEB)*, Bouaké, Publications de la Chaire UNESCO de Bioéthique, no 6, p. 185-204.

KOUASSI Koffi, 2025, « Langage humain et langage artificiel : lecture dialogique des défis de l'intelligence artificielle en Afrique », Actes du colloque organisé par le Fonds pour la Science, la Technologie et l'Innovation (FONSTI) et le Programme d'Appui Stratégique à la Recherche Scientifique (PASRES), sur le Thème « L'Afrique à l'ère de l'Intelligence Artificielle (IA) : enjeux et défis pour un développement durable et inclusif" San Pedro (Côte d'Ivoire), 6–9 mai 2025, p. 877-888.

WA THIONG'O Ngũgĩ, 2011, *Décoloniser l'esprit. Politique de la langue dans la littérature africaine*, traduit de l'anglais par Sylvain Prudhomme, Paris, La Fabrique.

ONG Walter Jackson, 2014, *Oralité et écriture. La technologie de la parole*, traduit de l'anglais par Hélène Hiessler, Paris, Les Belles Lettres.

OSBORN Don, 2011, *Les langues africaines à l'ère du numérique : défis et opportunités de l'informatisation des langues autochtones*, Ottawa, Presse de l'Université de Laval.

ROSTAND Jean, 1962, *Aux frontières du surhumain*, Paris, Union générale d'éditions.

STIEGLER Bernard, 2015, *La société automatique. 1. L'avenir du travail*, Paris, Fayard.

WIENER Norbert, 2014, *Dieu et Golem, Inc. Sur quelques points de convergence entre cybernétique et religion*, traduit de l'anglais par Jacques Roubaud, Paris, Seuil.

Processus d'évaluation de cet article:

- **Date de soumission: 14 avril 2026**
- ✓ **Date d'acceptation: 08 mai 2026**
- ✓ **Date de validation: 22 mai 2026**